

Regard féministe sur la guerre et la sécurité

Anne-Marie D'Aoust

Numéro 824, printemps 2024

Guerre-paix : perspective en clair-obscur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/104191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

D'Aoust, A.-M. (2024). Regard féministe sur la guerre et la sécurité. *Relations*, (824), 20–22.

REGARD FÉMINISTE SUR LA GUERRE ET LA SÉCURITÉ

Anne-Marie D'Aoust

L'autrice est professeure au Département de science politique de l'UQAM

En portant une attention particulière à l'expérience des femmes au cœur des conflits, les approches féministes de la sécurité permettent de dépasser les visions simplistes de la guerre et de la paix, pour faire apparaître les dimensions corporelle, affective et « privée » que comporte toute situation de violence, même interétatique.

Si la dichotomie guerre/paix semble représenter un état de fait précis en droit international — nous sommes en guerre ou nous ne le sommes pas —, la réalité vécue sur le terrain ne reflète pas toujours cette distinction nette. Les violences et les hostilités sous différentes formes caractérisent habituellement les mois, voire les années précédant le début officiel d'une guerre ; et même après la signature officielle d'accords de paix, des factions armées doivent être désarmées et démobilisées à moyen et à long terme, entraînant un climat d'insécurité qui peut s'étendre sur une longue période. Face à cette vision décalée, les perspectives féministes sur la guerre et la paix nous invitent à comprendre, la violence, la sécurité et l'insécurité liées aux conflits et à l'expérience de la guerre dans toute leur complexité, c'est-à-dire à les concevoir comme un continuum d'expériences affectant différents corps (ceux des femmes, des enfants ou des ancien·nes combattant·es, par exemple).

Interroger l'expérience des femmes

La sécurité peut être comprise autant comme un état d'être subjectif — se sentir en sécurité — que comme une pratique — une action donnée visant à assurer la sécurité d'une population, par exemple établir un couvre-feu —, ou encore comme un mode de gestion politique d'un problème — on fait d'une question un enjeu de sécurité, par exemple l'immigration. Les approches féministes de la sécurité, en mettant l'accent sur le genre et les femmes, transforment notre compréhension de ces trois déclinaisons et permettent d'en faire une analyse incarnée, soit en partant de l'expérience des gens qui la vivent « de l'intérieur » plutôt que de celle de ceux qui « font » la guerre ou l'orchestrent, et en plaçant le corps et les émotions au centre des préoccupations. « Où sont les femmes en temps de conflit, que vivent-elles, que font-elles ? » sont les questions de départ qui permettent de comprendre la complexité du rôle des femmes en temps de guerre, même si l'espace médiatique les condamne souvent au seul rôle de victimes passives¹. Par exemple, si raconter et présenter la guerre se fait surtout dans les médias autour d'événements exceptionnels, comme une attaque précise, les perspectives féministes nous rappellent que c'est le quotidien de la survie (se réfugier, se nourrir) qui caractérise d'abord et avant tout la réalité de la guerre pour les personnes qui l'expérimentent².



Jean-Marc Nahas, *Terrifiées*, encre sur papier, 50 cm x 60 cm, 2006.

Certaines différences et préoccupations genrées apparaissent également lorsqu'on s'intéresse à l'expérience des femmes, comme la nécessité de se prémunir contre les agressions sexuelles potentielles de la part de groupes armés ennemis, notamment lorsque le corps des femmes est conçu comme une représentation de la nation et de son futur. C'est en reconnaissant l'aspect structurel et organisé de ces violences, qui n'ont rien de naturel ou d'endémique à l'expérience de la guerre comme telle, que le viol comme arme de guerre a pu éventuellement être reconnu comme crime de guerre.

En effet, si parler de guerre et de paix de manière dichotomique ne traduit pas adéquatement l'expérience de la guerre et de la violence, concevoir le continuum guerre-paix sans tenir compte du genre et de la manière dont il s'incarne est tout aussi limitatif. Plusieurs féministes soulignent depuis longtemps que les violences sexuelles et de genre se conforment rarement aux calendriers des traités de paix et des cessez-le-feu, mais perdurent bien au-delà de ceux-ci³. S'attarder à la réalité des femmes met également en perspective des expériences d'autonomisation et de victimisation complexes liées à l'expérience pré-conflit et post-conflit. On peut penser ici aux récits de femmes qui ont été employées comme esclaves sexuelles ou mariées de force dans un cadre hostile

alors qu'elles étaient des combattantes armées actives au sein de mouvements de libération, où elles pouvaient ressentir une forme nouvelle d'indépendance. L'opprobre social entourant ces expériences et le déshonneur qui y est parfois associé rendent les processus de « retour à la normale » post-conflit difficiles, voire impossibles pour bien des femmes, et peuvent mettre en péril leur sécurité.

Le conflit par-delà le champ de bataille

Les approches féministes de la sécurité permettent également de voir comment la violence armée peut disparaître de l'espace public lors de l'arrêt officiel des hostilités tout en persistant dans l'espace familial. À cet égard, la hausse des expériences de violence conjugale autant avant le début qu'à la fin des conflits est bien documentée. Les intervenant-es auprès des femmes victimes de violence ou d'ancien-nes combattant-es soulignent à quel point la violence des conflits perdure dans leur tête et leur corps et affecte directement leur entourage, le conflit vivant et s'élargissant par-delà le champ de bataille, parfois de manière permanente, parfois sporadiquement lors d'épisodes de crise. L'analyse féministe permet précisément de rendre visible et de traduire dans sa complexité ce brouillage entre les concepts de guerre et de paix, qui ne sauraient être synonymes de violence et de non-violence. →

Les approches féministes permettent aussi de mettre en lumière d'autres formes de violence présentes dans la sphère privée, par-delà celles qui sont considérées traditionnellement comme telles (par exemple, les agressions sexuelles ou la violence conjugale). Comme le démontre l'anthropologue James Quesada⁴, en prenant l'exemple du Nicaragua, un enfant élevé par d'ancien·es combattant·es vit la guerre pendant les hostilités, mais aussi bien après sa fin officielle. La violence structurelle des embargos économiques, le manque de logements et la difficile réinsertion sociale de ses parents affectent et structurent directement son enfance et son rapport au monde. Ainsi, des expériences « privées » de rationnement de nourriture en période de conflit (voire de post-conflit), de difficulté ou d'impossibilité d'accéder à l'éducation sont autant de réalités qui affectent la croissance physique, psychique et émotionnelle des enfants, structurant ainsi leur avenir, et partant, celui de la communauté affectée par la guerre. Cette violence structurelle, souvent invisible une fois la fin d'un conflit annoncée, peut affecter directement les perspectives de paix à long terme, mais ne peut être bien saisie que si on s'intéresse aux expériences vécues sur le terrain.

Les approches féministes permettent de mettre en lumière d'autres formes de violence présentes dans la sphère privée.

Les dimensions genrées de la violence

Enfin, puisque la politique internationale de la sécurité et de la défense est encore un monde essentiellement masculin, il convient aussi de porter une attention particulière à diverses formes de masculinité souvent invoquées pour légitimer les politiques extérieures et militaires des États. Cette valorisation du « masculin » au détriment du « féminin » n'est pas anodine : elle favorise implicitement, voire parfois explicitement certaines attitudes et comportements admis en politique étrangère. Elle met de l'avant une gamme plus étroite d'actions acceptables de la part de l'État en temps de conflit, en associant le dialogue, la diplomatie, la désescalade nucléaire ou encore les appels aux cessez-le-feu à de la faiblesse, c'est-à-dire à une approche « douce » et « utopique » qui remettrait en cause la force de l'État. À l'opposé,

comme le suggère la féministe Lauren Wilcox⁵, le culte de l'offensive est indissociable d'une conception de la guerre où l'action, le mouvement et l'agressivité sont vus comme des comportements masculins et donc positifs.

Il convient en terminant de souligner que les dimensions genrées liées à la guerre, en remettant en question notre compréhension de la violence et de son expression, ne sont pas nécessairement limitées à l'espace physique de son déroulement. Par exemple, les campagnes d'appui inconditionnel aux troupes armées envoyées à l'étranger, dont celle des fameux rubans jaunes « Support Our Troops » popularisés au Canada et aux États-Unis après l'invasion de l'Irak en 2003, reposent directement sur un appel à l'identification et à l'émotivité qui est extrêmement genré : il faut appuyer les hommes qui défendent les femmes et leurs familles à défaut de le faire soi-même, ce qui encourage du même souffle une citoyenneté militarisée qu'il devient difficile d'ouvrir à la critique. Plus fondamentalement, les approches féministes nous permettent de comprendre comment le genre affecte tout aussi profondément les rapports internationaux caractérisés par la violence que les rapports interpersonnels. ■

1— Cynthia Enloe, « Margins, Silences and Bottom Rugs : How to Overcome the Underestimation of Power in the Study of International Relations », dans Steve Smith, Ken Booth et Marysia Zaleski (dir.), *International Theory : Positivism and Beyond*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 193.

2— Swati Parashar, « What Wars and "War Bodies" Know About International Relations », *Cambridge Review of International Affairs*, vol. 26, n° 4, 2013, p. 615-630.

3— Jacquie True, « Rebuilding with or Without Women : Gendered Violence in Postconflict Peace and Reconstruction », dans *The Political Economy of Violence Against Women*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2012.

4— J. Quesada, « Suffering Child : An Embodiment of War and Its Aftermath in Post-Sandinista Nicaragua », dans Roberto J. González, Hugh Gusterson et Gustaaf Houtman (dir.), *Militarization : A Reader*, Durham, Duke University Press, 2019, p. 296-302.

5— L. Wilcox, « Gendering the Cult of the Offensive », *Security Studies*, vol. 18, n° 2, 2009, p. 214-240.